

LITTÉRATURE DU XX^{ÈME} SIÈCLE ET CHRISTIANISME



Comme annoncé dans la *Chronique des Clochers* 143, je profite de ces vacances pour relire *Littérature du XX^{ème} siècle et christianisme*, de Mgr Charles Moeller (1912-1986). Je vous partagerai quelques-unes des fines analyses du philosophe et théologien louvaniste. Le premier tome s'intitule *Silence de Dieu* (Casterman, Tournai, 1954) et évoque les figures littéraires de Camus, Gide, Huxley, Simone Weil, Graham Greene, Julien Green, Bernanos. Moeller ouvre sa première partie intitulée *Les enfants de cette terre*, avec : *Albert Camus ou l'honnêteté désespérée* (p.25-107).

ALBERT CAMUS (III)

La troisième partie du chapitre consacré par Mgr Moeller à Albert Camus s'intitule *La religion du bonheur* et traite du roman *La Peste*, de la pièce de théâtre *Les Justes*, et de l'essai *L'homme révolté*.

La Peste (1947)

Albert Camus, signe ici une chronique « *de cette immense vague de douleur qui a submergé le monde depuis 1939* » (Moeller, p.57) ; si, dans *Caligula*, Camus nous avait fait part de sa crise personnelle, avec *La Peste* il se tourne vers la souffrance des autres, la douleur du monde, un thème qui réclamait une écriture



sobre et modeste, « *un ton de confiance* » (Moeller, p.57), qui vient nous émouvoir au plus profond de notre humanité.

Moeller commence par rappeler les différentes lectures symboliques que peut porter ce livre. La première, évidente, est celle qui concerne une épidémie sanitaire qui frappe aveuglément et défie la médecine (ce qui va justifier le fait que cet ouvrage ait été récemment remis sur le devant des rayons des libraires et ce, suite à la crise sanitaire de la Covid-19). Une deuxième lecture fait référence à la guerre : dans le roman, « *les deux cent mille*

Oranais mis en quarantaine, coupés de tout contact avec le monde des bien-portants, symbolisent les deux cent millions d'Européens emprisonnés, physiquement et moralement, par l'occupation » (Moeller, p. 57-58). Une troisième lecture symbolique est celle qui nous fait passer à la question profonde du mal et de la souffrance dans le monde : « *Les innocents souffrent ; la mort de l'enfant du juge Othon incarne le silence de Dieu : le miracle demandé par le P. Paneloux n'a pas lieu, l'enfant meurt. Rieux déclare alors, comme Yvan Karamazov, qu'il refusera toujours une création où les innocents sont torturés* » (Moeller, p.58). La quatrième lecture est celle qui fait référence au mal moral, celui que les hommes s'infligent les uns aux autres : « *Cottard, un criminel, est poursuivi par la police (...) Lorsque la peste éclate, le désordre s'installe dans la cité. Cottard s'en réjouit, parce que le chaos social va lui permettre d'échapper au châtement et de poursuivre ses « petites affaires » (...) La guerre ne tue jamais que les meilleurs (...) Les profiteurs embusqués échappent aux serres de la justice. Cottard ne luttera*

pas contre la peste. Chose étrange, il ne sera pas victime de la contagion. Il souhaitera que la peste continue. Un être comme celui-là, dit Tarrou, 'qui a aimé la peste en son cœur, je ne puis le comprendre, je dois lui pardonner' » (Moeller, p.58).

Le jeune Tarrou nous fait penser, bien entendu, au Camus de *Noces* vivant dans une forme d'innocence. Puis, Tarrou « *prend conscience que les hommes ne sont pas innocents parce qu'ils passent leur temps à se faire du mal les uns aux autres* » (Moeller, p.59). Cela va conduire le héros de *La Peste* à s'engager dans un parti politique « *qui poursuit l'établissement d'une société où l'homme ne sera plus l'ennemi de l'homme. Il ne veut pas être un 'pestiféré', c'est-à-dire un homme qui donne la mort ou est complice de la mort des autres* » (Moeller, p.59-60). Mais le désenchantement viendra bien vite : dans ce parti, au nom d'un soi-disant idéal à construire, on opprime et détruit l'humain. Tarrou quitte ce parti qui l'a trompé. Camus « *ne consent pas à 'salir ses mains' dans l'action politique ; comme Tarrou, il croit que refuser l'inféodation avec quelque parti que ce*

soit suffira à l'empêcher d'être un pestiféré » (Moeller, p.61). Mais Tarrou va faire cette découverte terrible qu'« il ne peut éviter de faire souffrir les autres » : « Avec le temps, dit Tarrou au docteur Rieux, j'ai simplement aperçu que même ceux qui étaient meilleurs que d'autres ne pouvaient s'empêcher aujourd'hui de tuer ou de laisser tuer parce que c'était dans la logique où ils vivaient, et que nous ne pouvions pas faire un geste en ce monde sans risquer de faire mourir. Oui, j'ai continué d'avoir honte, j'ai appris cela que nous étions tous dans la peste, et j'ai perdu la paix. Je la cherche encore aujourd'hui, essayant de les comprendre tous et de n'être l'ennemi mortel de personne. Je sais seulement qu'il faut faire ce qu'il faut pour ne plus être un pestiféré et que c'est là ce qui peut, seul, nous faire espérer la paix ou une bonne mort à son défaut. C'est cela qui peut soulager les hommes et, sinon les sauver, du moins leur faire le moins de mal possible et même parfois un peu de bien » (La Peste, NRF, Gallimard, p.276-277).

Pour Camus, faire cette découverte est de l'ordre de la sainteté et c'est pourquoi Tarrou veut

devenir un saint, sans croire en Dieu : « En somme, dit Tarrou avec simplicité, ce qui m'intéresse, c'est de savoir comment on devient un saint... Mais vous ne croyez pas en Dieu, lui répond Rieux ?... Justement. Peut-on être un saint sans Dieu, c'est le seul problème concret que je connaisse aujourd'hui » (La Peste, p.279). Camus pose donc ici la question « de la sainteté dans l'athéisme » (Moeller, p.62).

L'autre question abordée par Camus dans ce roman sera celle de la « responsabilité envers le bonheur des autres » (Moeller, p.65), souci qui occupe la réflexion de l'autre personnage premier de ce roman, Rieux. Et c'est alors que l'on retrouve le thème déjà développé dans *Le Mythe de Sisyphe* : il ne faut pas baisser les bras, il faut reprendre la lutte : « il y a des hommes, et ce sont les meilleurs, qui sacrifient leur bonheur personnel pour celui des autres. Ils acceptent d'être des Sisyphes malheureux, afin que les autres hommes connaissent le bonheur... Tarrou était un 'martyr' de la culpabilité ; Rieux l'est de la solidarité dans la douleur des autres. Tous deux vivent une sorte de croix sans Christ. Ce sont des

'martyrs laïques' de la 'religion du bonheur'... » (Moeller, p.67-68).

Les Justes (1949)

Une œuvre théâtrale (autre souvenir de collègue !...) qui « *décrit ces martyrs de la religion du bonheur* » (Moeller, p.68).

Les personnages sont membres d'une organisation révolutionnaire préparant l'assassinat du grand-duc de Russie. Kaliayev, amoureux de Dora, comprend qu'il n'a pas le droit à un bonheur personnel tant que l'injustice et l'oppression règnent autour de lui. Avant de s'abandonner à l'amour, Kaliayev et Dora comprennent qu'il faut que monde devienne « juste », et cela les déchire car le seul moyen pour établir cette « justice », ce sera un crime et une révolution. Kaliayev, après avoir renoncé à une première tentative parce que les enfants du grand-duc étaient avec leur père dans la calèche, finira par lancer la bombe deux jours plus tard, et le tyran meurt. « *Condamné à la pendaison, Kaliayev refuse de demander sa grâce (...) Il mourra, demandant à la mort la paix que cherchait Tarrou* » (Moeller, p.70). Dora lancera la deuxième bombe, espérant s'unir à Kaliayev dans la

mort sur l'échafaud. « *Ainsi le thème du bonheur sensible, qu'il faut abandonner pour les autres, et celui du mal que l'on fait aux autres pour une justice future, s'unissent dans une mort qui rachète. Le thème du bonheur reçoit ici une ultime promotion (...) Camus essaie, dans Les Justes, une transfiguration laïque de la religion du bonheur* » (Moeller, p.70).

L'homme révolté (1951)

Après *Le Mythe de Sisyphe*, ce nouvel essai marque la progression d'Albert Camus dans la théorisation de sa réflexion fondamentale : « *Tout le raisonnement de l'auteur vise à montrer que la véritable révolte suppose une 'nature humaine' qu'il faut respecter ; une fraternité terrestre qu'il faut défendre... La place centrale de ceux que nous avons nommés les 'martyrs de la religion du bonheur' se retrouve dans ces textes. 'L'homme révolté' est une longue explication par une enquête métaphysique, historique et artistique, des personnages de Tarrou, Rieux et Kaliayev. Le drame du XX^{ème} siècle, selon Camus, est que la révolte est devenue révolution. Après le meurtre du roi (L'Homme révolté,*

NRF, Gallimard, p.143-167) et le meurtre de Dieu (L'Homme révolté, p.168-186), l'homme est seul dans le monde. Rien n'a plus de sens. La tentation du nihilisme apparaît alors... » (Moeller, p.71), et le chanoine Moeller de citer les différentes formes de celui-ci : le terrorisme individuel, le terrorisme d'Etat, le fascisme, le communisme. « Ces pages sont inoubliables. Elles témoignent d'un courage et d'une loyauté rares en ce siècle. Camus y atteint une maturité de pensée, une vigueur d'expression, une richesse de raisonnement et d'information qui le classent au premier rang des essayistes actuels (...) Il nous confirme dans notre pensée que ses héros de prédilection ce sont Tarrou, martyr de la sainteté laïque, Rieux, martyr de la religion du bonheur, Kaliayev, martyr de la religion révoltée... » (Moeller, p.71-72).

Mais Camus reste sur sa position athée, ne pouvant percevoir la « visitation » que Dieu peut réaliser dans toute vie même plongée dans la nuit : « *La souffrance use l'espoir et la foi* » (L'Homme

révolté, p.374). Et l'Auteur de La Peste de questionner: « *Comment vivre sans la grâce, c'est le problème qui domine le XX^{ème} siècle* » (L'Homme révolté, p.278), apportant la réponse en quelques mots : « *La vraie générosité envers l'avenir consiste à tout donner au présent* » (L'Homme révolté, p.376). Moeller conclut cette partie de son article : « *Autant il faut approuver Camus lorsqu'il démasque l'orgueilleux mensonge révolutionnaire, autant il faut s'étonner qu'il attribue aux chrétiens le même mépris 'du présent' au profit d'une attente d'un 'avenir' divin. C'est au contraire au nom même de son amour pour Dieu, en vertu de l'amour de Dieu pour lui, que le chrétien doit montrer que sa 'vraie générosité envers l'avenir est de tout donner au présent' (...) L'amour ne signifie pas, que je sache, démission, abandon, mais ardeur, ferveur, immense énergie qui soulève les montagnes de la misère terrestre pour les transfigurer en Dieu* » (Moeller, p.74-75). (A suivre)

Bon dimanche !

Chanoine Patrick Willocq